

JULIE
RIVARD



LES
TORRENTS

ROMAN

RECTO
VERSC

Éditrice-conseil : Pascale Morin
Infographie : Johanne Lemay
Révision : Jacqueline Leroux
Correction : Odile Dallaserra
Conception de la couverture : Lyne Préfontaine
Photo de l'auteur : Stéphanie Lefebvre

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF :

Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP inc.*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

09-16

Imprimé au Canada

© 2016, Recto-Verso, éditeur
Charron Éditeur inc.,
une société de Québecor Média

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-924381-63-2

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC –
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de
développement des entreprises culturelles du
Québec pour son programme d'édition.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada

Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouver-
nement du Canada par l'entremise du Fonds du
livre du Canada pour nos activités d'édition.

JULIE
RIVARD

LES
TORRENTS

ROMAN

RECTO
VERSC

Une société de Québec Média

Remerciements et avertissement

Un merci tout particulier à monsieur Roland Alain pour ses anecdotes plus qu'inspirantes. Au fil des années, monsieur Alain a consacré son temps au rabattage des arbres en forêt, dans le rang Saguenay, ainsi qu'à la coupe de bois en scierie. Merci également à ma grand-mère Marie-Ange Charest-Blanchette, native de Trois-Rivières, pour ses précieux renseignements concernant les habitudes de vie, ainsi que les styles vestimentaires des jeunes femmes de l'époque. *Les torrents* est une fiction fondée sur des faits réels. Toute ressemblance avec des habitants de la ville de Saint-Ferréol et avec des événements qui s'y sont déroulés entre 1940 et 1943 n'est que pure coïncidence.

Prologue

Des sévices secrets

Gisèle planta ses ongles dans les pommes de terre, comme des serres d'oiseau dans l'écorce. Elle travaillait en solitaire dans le caveau à légumes quand le visiteur était venu troubler sa quiétude.

— Viens pas me déranger dans mon ouvrage, dit-elle.

L'homme souffla sur sa nuque découverte. Son haleine fétide éveilla une nausée chez la jeune fille. Le visiteur ne se laissa pas intimider par sa froideur. Tout en lâchant un rire malhonnête, il se mit à lui tripoter les fesses.

— Recule, Narcisse! Arrête!

Celui-ci inséra ses doigts dans la petite culotte de coton blanc. Il palpa son sexe tout en soupirant. Agressée, humiliée, Gisèle ne savait pas quoi faire à part enfoncer davantage ses ongles dans la chair des pommes de terre. Elle creusait les tubercules et les lacérait comme s'il s'agissait de la peau de Narcisse.

— Tu te laisses faire? sourit-il. Ça serait-tu un p'tit cadeau que tu me ferais parce que je monte au camp?

Gisèle ne pouvait plus contenir son indignation. Elle se retourna et lui lança une pomme de terre en plein visage. Il frictionna son front endolori.

— Tu t'en viens folle, coudonc!

La jeune femme mobilisa toute sa rage accumulée pour le lapider de plus en plus rapidement, de plus en plus violemment. Narcisse recula jusqu'à l'entrée du caveau, se protégeant la tête de ses avant-bras. Une fois à l'extérieur, il se redressa et fixa la jeune femme. Il éclata de rire.

— Bon hiver quand même, la sœur !

Gisèle regarda son frère aîné s'éloigner du caveau à légumes. La fin de l'été amenait toujours un grand soulagement : le départ de Narcisse pour le chantier de coupe. Mais ce soulagement ne durait jamais assez longtemps.

Chapitre 1

Le grand départ

Des plumes volèrent sous l'énervement de quelques poules surprises par les visiteurs. L'humidité était encore présente dans le petit bâtiment, alors qu'une fraîcheur de fin de journée s'installait à l'extérieur.

— Calmez-vous, mes p'tites !

Les poules s'agitèrent de nouveau. Le panier d'osier, jusqu'ici en équilibre sur une poutre, bascula alors. La jeune femme retint son souffle. Quand les œufs atterrirent dans la paille, on entendit des craquements. Adrien avait bien tenté de les attraper, mais il avait été déconcentré par le sourire timide de la fille. Celle-ci était la benjamine d'une famille de dix enfants. Bien qu'elle fût sa voisine, Adrien savait peu de choses à son sujet. Autrefois, elle n'avait d'intérêt que pour les papillons et les têtards. Depuis peu, elle semblait vouloir lever les yeux sur les garçons.

— Je vas ramasser le dégât, souffla-t-elle en empêchant Adrien de se pencher. T'as déjà été assez charitable comme ça.

Depuis le lever du soleil, Adrien avait aidé la jeune fille à réparer la clôture, à cueillir des pissenlits, ainsi qu'à ramasser les œufs de ses dernières poules en bonne santé, les autres ayant été atteintes d'un mal inconnu.

— En tout cas, si t'as encore besoin de moi, enchaîna le jeune homme, notre maison a toujours pas bougé !

De ses doigts délicats, la jolie voisine ramassa les derniers éclats de coquilles. Adrien remarqua que sa chevelure, en effleurant la paille, s'était enduite de blancs d'œufs.

— Bouge pas...

Il sortit le mouchoir propre qui dépassait de sa poche arrière de pantalon et s'approcha d'elle. Doucement, sans souffler mot, il le glissa sur la longue mèche brune. Touchée par cette imprévisible attention, elle soutint son regard, puis se leva tranquillement sur la pointe des pieds. Adrien sentit sa présence toute féminine comme un vent chaud sur sa peau, hérissant ses poils comme la brise redresse les petites feuilles d'un buisson.

— Je vois ton frère Romain qui a l'air de te chercher, dit alors la jeune femme en regardant par l'ouverture du poulailler.

— Bon, ben, dans ce cas-là, je devrais peut-être y aller.

— Merci encore pour ton aide, Adrien. T'es vraiment... un bon voisin.

Elle posa un baiser vif sur son cou, se retenant d'atteindre sa bouche par pudeur. Puis, elle quitta le poulailler, tel un lapereau détalant d'un repaire incertain. Une fois ressassi, Adrien prit le chemin de la maison familiale. Au loin, on distinguait Romain Renaud qui était en pleins préparatifs. L'automne installé, il devait abandonner sa routine quotidienne afin de suivre le père jusqu'aux chantiers de coupe. De nombreux hommes, de Saint-Tite jusqu'à Saint-Ferréol, se préparaient au même moment au même voyage. Septembre était voleur de pourvoyeurs chez de nombreuses familles.

— Angéline, bonyenne, restes-tu plantée là pour me nuire? soupira Romain qui étalait son bagage sur la galerie.

— Excuse-moi, Romain. Comme qui dirait, je suis dans la lune.

— Délune-toi, ma grande. Tu le sais que je suis pressé!

Romain disparut dans la maison familiale un instant, puis ressortit sur la galerie avec sa hache à la main. Il glissa le bout de son index sur la lame afin de constater la qualité de l'affûtage. Satisfait, il coucha l'outil sur un lourd sac de canevas. Angéline regardait son frère aîné se préparer pour un autre long périple en forêt et se demandait où il trouvait le courage de s'enfoncer dans la froidure québécoise pour abattre des tonnes d'arbres lourds, sans vie, sans âme. Elle

s'estimait chanceuse d'être née femme. Jamais elle n'aurait à partager son quotidien avec trente mâles malpolis, dans un camp en bois rond, à jouer aux cartes et à se vanter du nombre de billots qu'ils avaient pu couper avec leur godendart.

— Ça t'embête pas de partir pour le haut de Saint-Achillée pendant six longs mois ?

— Tu le sais que j'aime pas ça me plaindre, Angéline.

— T'as juste vingt ans. Tu vas brûler la chandelle par les deux bouts si tu continues comme ça !

— Ça va faire trois ans que je monte dans le bois avec le père. Je suis capable d'en prendre. Pis à vingt ans, on n'est pas censés être des hommes ? La majorité des gars du village sont déjà mariés avec des enfants. Vu de même, je me félicite d'avoir à bûcher pour du bois de chauffage plutôt que pour des enfants qui ont faim pis qui attendent que je mette du pain sur la table ! J'ai pas encore de grosses responsabilités. Tout ce que j'ai à faire, c'est de me concentrer sur mon ouvrage.

Angéline posa un regard rempli de pitié sur son frère aîné : c'est qu'elle savait quelque chose qu'il ne savait pas. Dimanche passé, elle avait entendu quelques bribes d'une conversation lourde de révélations. La mère avait appuyé les plans du père de marier Romain à Dolorès Babin, la nièce du très honorable curé Babin. Dolorès était venue de Baie-Comeau pour séjourner au presbytère, et ce, pour une période indéterminée. Mais Charles-Aimé Renaud avait mis une croix sur le calendrier au jour où elle quitterait le presbytère pour faire de son premier fils un homme marié.

— J'espère que t'as pas oublié d'apporter ton beau papier à lettres dans tes bagages ?

— Pourquoi ? demanda Romain, circonspect.

— C'est juste que t'as peut-être une soupirante sans même le savoir !

— Bon, bon, bon... Si tu sais quelque chose, Angéline, t'es mieux de me le dire tout de suite parce que je pars avant le soleil couchant.

La jeune femme de seize ans, fière comme une jument pur-sang, posa les poings sur ses hanches tout en contemplant

l'horizon. Le soleil safran s'apprêtait à céder sa place. Sur ces entrefaites, leur frère Adrien fit son apparition, outil sur l'épaule et terre humide aux genoux. Il était fort séduisant, avec une belle tête et tout ce qu'il y a de mieux dedans : intelligence, jugement, respect du sacré et d'autrui, humour, charme et verbe flatteur. La mère ne cessait de ressasser cette phrase devenue si familière : « Y'ont brisé le moule après mon Adrien ! »

— V'là le chouchou de la famille ! blagua Romain, de bonne foi.

— Je suis peut-être le chouchou, mais c'est toi, le chanceux, qui pars pour le bois. Je paierais cher pour te suivre, le frère.

— Continue d'aller à messe, mon homme. Un jour, le Bon Dieu va finir par exaucer tes prières !

— Tu me niaisas ? Le père a déjà tracé un destin devant moi : étudier les sciences pis grimper les échelons de la société !

Romain émit un sifflement impressionné. Adrien laissa entendre un rire chaleureux.

— T'es doué à l'école, le complimenta Romain. Profites-en. Moi, j'ai pas eu le choix de mon métier. Comme on dit, c'est le métier qui m'a choisi.

— On verra bien qui va choisir quoi, dit Adrien. Oublie pas que j'ai plus d'un tour dans mon sac. Avec un peu de ruse, je vas parvenir à convaincre le père de me laisser monter au camp.

— En attendant ton jour de gloire, aide-moi donc à transporter le stock jusqu'à la voiture.

Par voiture, Romain voulait désigner le char à roues de fer qui servirait à transporter les provisions de Saint-Ferréol à la cache, puis jusqu'à la petite maison du Nord – nom donné au campement par les hommes de chantier. Quatre hommes seraient du voyage : Charles-Aimé, qui était le père de Romain, suivi de Romain lui-même et des deux cousins Verreault de Château-Richer. Au camp, vingt-six autres bûcherons les attendraient tout en préparant minutieusement le chantier forestier. Les outils seraient

poncés et les fours à charbon, bien rodés. Tout serait au point pour cette autre saison de travail sans relâche qui s'amorcerait dès l'arrivée des provisions. Si les hommes se fiaient à l'épaisseur des pelures d'oignon, l'hiver serait clément. Les pelures étaient minces ; les couches de neige le seraient également. Il n'y aurait pas trop de vent vilain au point de vouloir fendre la peau du front et gercer celle des mains. Et pas trop de bordées de neige qui enseveliraient la petite maison du Nord comme une grosse pêche sous la crème fouettée. Enfin, c'est ce que laissaient entendre les prédictions des bonnes femmes du village.

— Est-ce que les cousins Valmont pis Maurice Verreault t'attendent chez J. B. Laberge ? interrogea Adrien.

— Je leur ai bien dit d'être au magasin général à quatre heures tapant. Si sont pas là, j'en conviendrai que Maurice était encore saoul comme une botte quand je lui ai fait le message.

Les deux frères se considèrent un instant, puis éclatèrent d'un rire complice. Angéline n'était pas très fière des propos de Romain. Elle détestait ces histoires d'hommes ivres au point de ne plus se souvenir de leurs faits et gestes. Quel manque de contrôle de soi ! Et quel manque flagrant d'ambition de la part de ceux qui vidaient leur traditionnel flacon d'eau-de-vie tous les soirs, en en faisant un rite quasi religieux ! Afin qu'elle se déride un peu, Adrien l'étreignit tout en la chatouillant. Il ne faisait pas que l'aimer, cette sœur cadette. Il l'adorait. Et cette adoration était réciproque, puisque Angéline vénérât le sol qu'il foulait. Le frère et la sœur étaient comme les deux doigts de la main ! Ce cher Adrien... Heureusement que le père lui refusait toujours l'accès au camp de bûcherons. Heureusement que pour ce brillant jeune homme on chérissait d'autres ambitions.

— Ce que je trouve épouvantable, c'est que les hommes partent en laissant les femmes seules à maison, grommela Angéline.

— Pas tous les hommes ! protesta Adrien, en sortant sa voix la plus poétique. Moi je reste icitte, avec toi. Mon

amour. Ma vie. Mon bonheur. Fleur de mes jours. Songe de mes après-midis !

Angéline ne sut contenir son fou rire. D'où sortait-il pareil lyrisme ?

— Envoye, Roméo, j'ai pas juste ça à faire, moi, attendre ! lança Romain. Passe-moi donc le ballot que j'ai déposé au ras la porte.

Le jeune homme s'exécuta sans broncher. Pour Adrien, lever et transporter cette lourde charge constituait un jeu d'enfant. Il était doté d'un fort gabarit, une richesse en ces temps de dur labeur que plusieurs ne pouvaient se vanter de posséder. À cette époque, les hommes de conformation délicate devenaient prêtres ou marchands. Chez les Renaud, il n'y aurait pas de prêtres. Ce serait peut-être pour une prochaine génération. Même le jeune Émile, si renfermé fût-il, ne semblait pas enclin à faire de sa vie un long service religieux. Le manque de dévotion de sa progéniture ajoutait quelques rides au front de Rosa Renaud. Elle aurait tant aimé retrouver ne serait-ce qu'un col romain parmi les collets de flanelle. Malheureusement, Adrien prenait un plaisir trop flagrant à apprécier les charmes féminins pour se donner tout entier au Seigneur. Il fallait également oublier Romain... Le père était si convaincu de l'unir à Dolorès Babin qu'il avait quasiment composé les vœux de mariage lui-même. Et aussi bien abandonner l'idée de voir Angéline se changer en sœur de Notre-Dame du Saint-Rosaire. Depuis sa tendre enfance, elle s'exerçait à langer, à nourrir et à bercer des poupons. Puisque c'était peine perdue, la seule solution demeurerait « l'adoption » de la nièce du curé. Cela ajouterait au lustre de la famille. Charles-Aimé Renaud en avait l'intime conviction.

— Est-ce que pôpa t'attend aussi chez J. B. Laberge ? demanda Adrien. Il me semble que j'ai même pas eu le temps de le saluer.

— Non, non, y'est allé se faire bénir chez le curé, dit Romain. Si tu veux mon avis, je pense qu'il est encore pris avec sa peur bleue.

— Quelle peur bleue ?

— Depuis que Roger est mort écrasé sous son épulette, le père semble compter ses jours.

— Béni soit-il ! louangea théâtralement Adrien.

L'empaquetage de marchandises tirait presque à sa fin. Pendant ce temps, au presbytère, le père recevait la bénédiction tant désirée, tout en saisissant l'occasion de vanter son fils aîné. Dans le bureau du curé Babin, seule une gravure du Christ au mont Sinaï ornait les murs immaculés et dénudés. Sur un simple pupitre, un majestueux calice en or, paré de pierres bleues chatoyantes, symbolisait l'Église par deux aspects : la suprématie du Dieu Créateur et le pouvoir des offrandes – et de la dîme, il va de soi !

— Ainsi, monsieur Renaud, si je comprends bien vos intentions, vous aimeriez que je cède ma très chère Dolorès à votre Romain ?

— C'est un jeune homme docile, un honnête travailleur pis un bon paroissien par-dessus le marché. Quand y'est à Saint-Ferréol, il va à grand-messe tous les dimanches. Quand y'est dans le bois, je l'entends réciter ses prières pour compenser.

— Dolorès a perdu son père, cet été, en raison d'un accident de travail. C'est pourquoi je lui ai offert de résider au presbytère jusqu'à ce qu'elle réoriente sa vie. Elle n'a pas besoin d'un autre homme qui risque de mourir à l'ouvrage, précisa-t-il en le jugeant de ses yeux gris acier.

— Oubliez pas, monsieur le curé, que mon Romain a des bonnes chances d'échapper à la conscription en convaincant le gouvernement de le laisser devenir cultivateur sur de nouvelles terres. Si Dolorès s'obstine à se trouver un homme par elle-même, il va peut-être se faire recruter par l'armée. Ça gronde en Europe, monsieur le curé. Ça serait dommage de faire de votre Dolorès une pauvre veuve. À cet âge-là !

L'ecclésiastique déposa ses deux grandes mains éventail sur le bureau. Il fixa le vieux bûcheron sans dire mot. Sa proposition n'avait rien d'extravagant. Il se devait de la soupeser. Après s'être plongé dans un long silence méditatif, le curé reprit la parole et lui promit une réponse pour

le 24 décembre 1940. Encouragé, Charles-Aimé lui offrit une de ses poignées de main les plus vigoureuses et prit le chemin de la maison. Il était maintenant seize heures vingt-cinq. Charles-Aimé accusait un retard. Sur la galerie rouge vin qui encerclait l'habitation à deux étages, toute la famille Renaud faisait le guet. Sur les visages, on pouvait lire de l'inquiétude plutôt que de la frustration. Lorsqu'il distingua la silhouette de son père entre les bouleaux jaunes, Adrien s'empressa de briser la tension avec une pointe d'humour.

— Coudonc, le père, auriez-vous décidé de recevoir l'extrême-onction en plus de votre bénédiction ?

— J'ai eu une bonne discussion avec monsieur le curé concernant l'avenir d'un de mes fils. Vous m'excuserez le retard. Bon, Romain, es-tu fin prêt à partir ?

Cet aveu, trop vague au goût des garçons, créa une sorte de malaise qui perdura jusqu'à ce qu'on eût vérifié l'attelage des deux chevaux. Bien installés dans leur voiture, les deux hommes remercièrent Rosa pour les sucreries qu'elle avait tenté de glisser secrètement dans leur poche de canevas respective. Puis, ils leur donnèrent à tous et à toutes rendez-vous pour le réveillon et administrèrent quelques coups de cravache aux belles bêtes musclées qui les mèneraient à bon port. Mais avant, ils devaient faire une halte au magasin général afin de prendre les cousins Verreault. C'est Romain qui descendit de la voiture pour aller retrouver un Maurice déjà ivre et un Valmont aucunement honteux du comportement de son cousin.

— Maurice, c'est un impulsif, justifia Valmont. Si y'a le goût de boire, faut pas l'empêcher. De toute manière, il fait la job pis c'est ce qui compte !

Romain acquiesça bien malgré lui, pour ensuite s'adresser à J. B. Laberge en personne. Le marchand leur avait gentiment fait cadeau d'une caisse de fèves au lard et de plusieurs chaudières de viande salée, et Romain tenait absolument à lui témoigner sa gratitude. Tout en lui tendant la main, il étira le cou afin de jeter un œil dans l'arrière-boutique. C'est à ce moment qu'il aperçut la belle Gisèle.

Ses longs cheveux soyeux aux fils d'or faisaient ressortir ses sombres prunelles couleur noisette. Son doux visage, frais comme celui des autres filles du village, se démarquait par une petite touche sensuelle. Romain se demandait d'où venait cette sensualité. De ses lèvres rouges et légèrement humides ? Et que dire de la courbure de ses hanches ? du galbe de ses seins ? Romain s'empressa de tourner le dos au marchand afin de dissimuler la culpabilité qui empourprait ses joues d'homme.

— Ramenez-nous pas du bois plein de nœuds, là ! C'est grâce à votre beau travail qu'on peut se permettre d'avoir des berceaux pour les petits, des pupitres pour les écoliers pis du bon bois pour chauffer les maisonnées !

— Vous pouvez compter sur nous, monsieur Laberge. Pis surtout sur votre Narcisse qui se trouve déjà au camp. C'est un fier bûcheron, votre fils !

Dans l'arrière-boutique, Gisèle avait frissonné. Elle ne pouvait s'imaginer que Narcisse possédait des qualités. Tout ce qu'il inspirait chez elle était le dégoût. Comment l'incarnation de la bassesse pouvait-elle susciter respect et admiration ? Elle secoua la tête pour chasser sa soudaine nausée. Pendant ce temps, à l'extérieur du magasin général, les quatre bûcherons remontaient dans la voiture, précédés du marchand qui les regardait s'éloigner, puis disparaître complètement au bout de la route ensablée. Le grand périple était amorcé.

Chapitre 2

L'étranger

— Il fait noir comme chez le y'able ! On devrait peut-être s'arrêter.

Le ciel ressemblait à une large tache d'encre suspendue au-dessus des peupliers et des autres variétés de feuillus qui avaient pris tôt leurs teintes automnales. À quelques lieues de la rivière du camp Brûlé se trouvait une vieille cabane abandonnée. Les quatre hommes crurent sage d'y élire domicile pour cette première nuit de l'aller et plus tard également pour celle du retour. Sans se dévêtir et sans même se soucier du confort de leurs oreillers, faits de couvertures roulées, ils s'allongèrent sur le plancher et se mirent aussitôt à ronfler. Au lever du jour, alors qu'ils étaient tous affairés à manger leur pain trempé dans la mélasse, Charles-Aimé Renaud aborda un sujet qui leur était encore étranger : la vente du chantier forestier et du moulin à scie.

— Les Canadiens anglais ont mis la main sur la machine.

— Des Anglais ? s'insurgea Maurice Verreault. Serais-tu en train de me dire qu'on va se faire mener par des Anglais ?

— Ça pourrait être des Chinois, Maurice, pis ça changerait pas l'essence du bois pour autant, dit Charles-Aimé. On a une job à faire, c'est tout. Oubliez qui est le boss, si ça vous pose problème, pis pensez à votre famille, qui a besoin d'un salaire.

Maurice ronchonna. Romain, pour sa part, était demeuré muet comme une carpe depuis le début de cette conversation. Il n'était pas certain d'avoir une opinion sur

l'acquisition de la compagnie par les Canadiens anglais. Puisqu'il ne connaissait pas à fond son histoire, les Anglais ne signifiaient rien d'autre qu'un peuple voisin désireux de conclure de bonnes affaires. Ainsi, il se garda d'émettre un commentaire et laissa plutôt la voie libre à l'inimitable Maurice Verreault.

— Les Anglais ! Ils se pensent plus fins que nous autres avec leurs poches pleines d'argent pis leur *fine Canadian whisky*, bande de...

— Maurice ! réagit son cousin Valmont.

— Sont mieux de pas nous envoyer leurs bûcherons parce qu'ils vont frapper un mur. Un gros mur ! insista-t-il d'un ton menaçant.

— Justement, j'ai entendu des rumeurs.

— Des rumeurs ? répliqua le gros Maurice.

— Ça l'air qu'ils nous ont envoyé un seul homme, pis que c'est le meilleur bûcheron de tout l'est du Canada.

— Ça parle au torieux...

Les trois autres voyageurs regardèrent Charles-Aimé, totalement subjugués. Ils ne pouvaient pas croire qu'un intrus partagerait leur camp, consommerait leurs provisions et sa lirait leurs outils sans même pouvoir leur dire merci dans la langue du pays ou plutôt dans la langue de leur coin de pays.

— Qu'est-ce qu'il va faire, l'Anglais, quand on va jouer aux pinottes ?

— Il sortira les siennes. Ça existe, des pinottes, en Ontario.

— Il comprendra rien, se plaignit Valmont à son tour.

Plutôt que de continuer à broyer du noir, ils se mirent d'accord pour plier bagage et poursuivre leur chemin, après que Maurice se fut porté volontaire pour achever la mélasse. Au bout de quelques dizaines de kilomètres, Romain laissa tomber la charge de cent cinquante livres qu'il portait sur le dos afin d'ouvrir une boîte de fèves froides. Il fallait s'y habituer : pendant les huit prochains mois, il ne serait pas question de haute gastronomie. Heureusement que la mère lui avait cuisiné une pleine boîte de succulent fudge aux noix !

Ensuite, pendant que Charles-Aimé répondait à un appel de la nature, Romain en profita pour rassasier les chevaux à l'aide de généreuses portions d'avoine. Les pauvres bêtes avaient un lourd fardeau à porter. On pouvait les entendre râler, malgré leur forme exceptionnelle.

— Ils disent que le chien est le meilleur ami de l'homme. Je suis pas certain de ça, avoua Valmont en flattant la robe d'un des chevaux.

— M'as dire comme toi, quand je vois une belle bête transporter des billots de douze pieds comme si c'était des plumes, je me dis qu'il n'y a pas plus fidèle compagnon que ça.

Romain caressa la tête de sa jument avec autant d'affection que s'il s'était agi de la chevelure d'une femme. Il aimait les chevaux pour leur grâce, leur inépuisable force, ainsi que pour leur droiture. Contrairement à l'homme, qui pouvait se montrer hypocrite et perfide, l'animal s'affichait comme il était : tantôt d'humeur à ruer dans les brancards, tantôt d'humeur à servir fidèlement son maître dans les champs. Jamais de fausses prétentions. Selon Romain, le cheval était le seul être véritablement transparent.

— Charles-Aimé est revenu du petit coin, annonça Valmont. On ferait mieux de décoller. La job nous attend, les gars ! Sans oublier l'Anglais !

— Que je t'entende plus dire un mot sur le maudit Anglais d'ici notre arrivée ! maugréa son cousin Maurice en emboîtant le pas aux chevaux afin de les guider.

Derrière la voiture suivait le cortège constitué des deux Renaud. En somme, les quatre voyageurs transportaient plus d'une centaine de kilos de matériel et de vivres. Mais c'était tout de même moins lourd à charrier que des billots de bois franc. Disons que cet interminable parcours de la cache au camp central leur servirait d'exercice d'échauffement avant le véritable tour de force : l'abattage et la drave. Quand le soleil fut à son apogée, Romain put se vanter d'être le premier à apercevoir la cheminée de la petite maison du Nord. Elle boucanait, cette cheminée, presque autant que le paternel avec ses pipées de tabac. La fumée était signe de feu. Le feu

était signe de chaleur. Et la chaleur indiquait la présence d'une vingtaine de grands gaillards prêts à fraterniser. Pur bonheur !

— Ah ben, si c'est pas le gros Maurice accompagné de ses trois serviteurs ! blagua Narcisse Laberge en s'empresant de les accueillir.

— J'espère que c'est pas toi qui as invité le bonnène d'Anglais à coucher, ragea Maurice en l'étreignant maladroitement, d'une manière typiquement masculine.

Tous les hommes laissèrent entendre un éclat de rire qui prenait davantage l'aspect d'un rugissement. Le bonnène d'Anglais en question se tenait à l'écart, ne désirant point se mêler de ce qui ne le regardait pas. Il s'était attendu à une douche froide. Voilà la première éclaboussure.

— Où est-ce qu'il se cache, notre homme ?

— *Hey you, mountain jack!* lança Narcisse, à brûle-pourpoint.

L'étranger se reconnut sur-le-champ. Il recula lentement sa chaise, prenant bien soin d'affirmer sa désinvolture, puis leur imposa sa carrure. C'était un grand brun au regard sombre ; ses iris arboraient la teinte d'un cognac vieilli à point. Il devait facilement atteindre les cent quatre-vingt-neuf centimètres. Et pour ce qui est de son poids, si l'on considérait la largeur de son torse et la robustesse de ses bras, on frôlait les quatre-vingt-dix-huit kilos. Toute une pièce d'homme, comme l'aurait sûrement exprimé Angéline. Or, celle-ci n'était pas présente pour communiquer ses impressions. Il revenait donc à son frère Romain d'établir les mêmes constatations dans son for intérieur.

— Les gars, je vous présente Beau James.

— Pour être beau, y'est beau. Mais est-ce qu'il sait fendre le bois ? raila Valmont.

— C'est ce qu'on va découvrir dans les jours à venir.

À l'intérieur de cette habitation des plus rudimentaires, on ne trouvait que deux hommes qui n'étaient pas occupés à se faire une première opinion du grand Canadien anglais : le cuisinier et l'aide-cuisinier, communément appelé

showboy. Tous les autres, sans exception, disséquaient l'étranger de leurs yeux perçants comme on dissèque un animal de troupeau que l'on croit porteur de maladies. Beau James soutenait leurs regards sans s'impatienter, sans même froncer les sourcils. Il paraissait inébranlable. C'est alors que des murmures vinrent attédir le silence glacial qui régnait dans la pièce. Romain profita de la diversion créée par quelques confrères pour se faufiler jusqu'à l'étranger. Il sortit un paquet chiffonné de sa poche de pantalon et le lui tendit en disant : « Fudge ? » Avec placidité, Beau James défroissa le papier et offrit un minuscule sourire en coin à Romain. Il adorait le goût crémeux de ce dessert, qui était en fait son péché mignon. Il n'y avait pas que des lardons derrière ces musculeux biceps ! Il y avait également du sucre, de la bonne crème fraîche et bien d'autres traîtres ingrédients comme le houblon, à titre d'exemple. Le sourire de Romain en disait long sur sa satisfaction. Il était convaincu d'avoir trouvé un allié dans cette guerre à petite échelle qu'était le rude hiver québécois. Et Beau James ne l'aurait jamais dit de vive voix, étant trop orgueilleux, mais il croyait avoir reconnu dans ce simple geste une première preuve d'amitié. Il fit de ses morceaux de fudge une seule bouchée. Romain eut droit à un remerciement escamoté, s'apparentant à un « merci beaucoup ». Ensuite, les deux hommes se remirent au boulot, l'un déchargeant les provisions et l'autre affûtant une dizaine de haches à la meule. Tandis que Romain disposait les conserves en pyramide dans la remise, Narcisse Laberge lui déroba un morceau de chocolat.

— Ces belles sucreries m'ont l'air taillées par des petits doigts de fée. Explique-moi donc pourquoi une fille se donnerait tout ce mal-là pour faire plaisir à mon ami Romain ? J'ai l'impression que t'as des charmes cachés. Ha, ha !

— Le seul charme que j'ai, c'est d'être le fils de ma mère.

— Ça compte pas, ça, maugréa-t-il en balayant son explication d'une main trapue. Moi qui croyais que ça venait de ma sœur...

— De Gisèle ? s'exclama Romain en écarquillant les yeux.

— Coudonc, mon vieux, tu viens-tu de voir un fantôme ?

Romain en avait la chair de poule. Pourquoi Narcisse avait-il mentionné le nom de sa sœur ? Avait-elle déjà fait allusion à lui sur le parvis de l'église ? Autour de la table ? Mieux encore, après s'être réveillée d'un rêve des plus romantiques ? Quels faux espoirs... Romain ne devait pas se laisser emporter par ses fantasmes. Si jamais il tentait un rapprochement, la belle Gisèle le prendrait naturellement pour un fieffé idiot. Et il n'y a rien de beau dans un tel rejet.

— Si je t'ai parlé de ma sœur, c'est parce que j'ai découvert quelque chose, dimanche passé, en fouillant dans son sac d'école.

— T'as fouillé dans ses affaires ?

— J'avais besoin d'un crayon pour signer une facture. Toujours ben que... en cherchant dans son sac, j'ai trouvé un petit cahier de dictées.

Romain était suspendu à ses lèvres. Narcisse éprouvait un plaisir pernicieux à laisser son copain se languir. Il s'était toujours douté qu'il nourrissait pour sa sœur Gisèle des sentiments privilégiés. Il voulait tout simplement le laisser bouillir à gros bouillons avant de retirer la marmite du feu.

— J'ai ouvert le fameux cahier, pis là...

— Pis là quoi ?

Romain déposa la boîte de consommé de bœuf qu'il tenait dans sa main moite.

— Pis là c'était écrit « Romain » avec des roses dessinées autour.

— Serais-tu en train de me faire des accroires ? se fâcha Romain, l'espace d'une seconde.

— Non, non. C'est rien que du vrai. Juré sur la tête de ma vieille mère.

Romain sentit une bouffée de chaleur lui colorer le visage. Il ne put faire autrement que de se taper sur la cuisse tant il était content.

Chapitre 3

Les tentations

Sur le tapis vert, les boules rouges et jaunes ressemblaient à des feuilles d'érable sur le sol humide. Les joueurs étaient affairés à enduire de craie le bout de leur queue de snooker. Les boules, quant à elles, attendaient une prochaine collision, un prochain « empochement » ou encore la chance de faire un bond hors de la table afin de rouler très loin de ce jeu ennuyeux.

— Adrien, vieille branche, tu vas pas perdre la face devant moi encore une sainte fois !

D'ordinaire, Adrien Renaud était un as du snooker. Toutefois, en ce samedi soir partiellement nuageux, il tirait de la patte devant un vieux camarade de classe. Sa virilité avait été victime de quelques coups manqués. Son honneur était à présent sur la sellette.

— Premièrement, je suis pas une vieille branche. Je suis l'arbre au complet, précisa-t-il tout en se gonflant le thorax. Deuxièmement, j'ai jamais perdu la face devant toi. Jamais !

— T'es en train d'oublier notre partie de dards à brasserie.

— C'était pas de ma faute. C'était à cause de la bière !

— Des excuses, des excuses.

Adrien fut incapable de garder son sérieux bien longtemps. Son copain, un rouquin au visage haïssable, trouvait toujours le moyen de se moquer de ses piètres démonstrations de supériorité. Sur cette remarque, ils convinrent de ne plus se mesurer au snooker et d'aller plutôt trinquer à la

brasserie du coin. Adrien ne perdit pas de temps : il enfla cinq verres de bière en fût en l'espace d'une heure. Son camarade avait une nouvelle des plus ahurissantes à lui communiquer. Il préféra attendre qu'il eût atteint ce stade de l'ivresse où les hommes se font plus loquaces et où leurs états d'âme sont moins jalousement gardés. Peu convaincu de pouvoir le persuader de la moralité de ses idées, le rouquin joua le tout pour le tout. C'est pourquoi il se résolut à un chuchotement qui lui piquerait la curiosité à coup sûr.

— Tu sais pas quoi ?

— Quoi ? marmonna Adrien en se penchant pour être sûr de tout entendre à travers le rire des buveurs et le tintement des verres qui s'entrechoquent.

— La Métisse est en ville.

— La Métisse est en ville ?

— Oui, oui, la Métisse est en ville, confirma le rouquin.

Adrien se vit plongé dans la confusion la plus totale. Qui était cette Métisse et pourquoi ce curieux sobriquet ? Il devait s'agir d'un personnage important, sinon unique, à entendre le ton de voix énigmatique de son camarade. L'arrivée de ce personnage à Saint-Ferréol devait être récente puisque tout, absolument tout, finissait par se savoir dans ce patelin. Pendant une fraction de seconde, Adrien craignit qu'il ne fût question du nouvel inspecteur d'école.

— Si tu veux parler du bonhomme qui va remplacer monsieur Charrette, arrête tout de suite. Je veux pas en savoir plus long. Sœur Bertha va encore s'arranger pour mentionner que je suis le plus doué en français pis le bonhomme va me faire épeler un mot à trente piastres comme « prestidigitateur ». Si tu savais comme je préférerais être dans le bois !

— Arrête donc de te plaindre le ventre plein, Adrien Renaud. Si t'avais reçu un dollar pour tous les A que Sœur Bertha t'a mis sur ton bulletin, tu serais riche comme Crésus ! De toute manière, c'est pas du nouvel inspecteur que je veux te parler. C'est de la Métisse. De la belle étrangère qui fait plaisir aux jeunes hommes de la Côte.

Le sourcil gauche d'Adrien s'arqua avec étonnement. Une femme... cela commençait à devenir intéressant. Inutile de préciser qu'il anticipait la suite de l'histoire. Surtout qu'il n'y avait rien comme une intrigante étrangère pour mettre un peu de passion dans Saint-Ferréol. Restait à savoir si cette visiteuse parviendrait à le fasciner autant que la fille du voisin qui l'avait surpris avec un doux baiser, après qu'il l'eut aidée à ramasser les œufs dans le poulailler.

— Paraît-il que la Métisse, moyennant un certain montant d'argent, un bâton de rouge ou encore un mouchoir brodé, nous offrirait ses belles rondeurs sans que ça se sache de monsieur le curé.

Sacrilège ! Merveilleux et savoureux sacrilège ! Adrien était devenu fort excité devant l'expression « belles rondeurs », à un point tel qu'il s'était senti obligé de croiser les jambes afin de contrer le gonflement de son pantalon. Son copain se félicitait de lui avoir amené le sujet avec autant de finesse. Il savait qu'Adrien avait un profond respect pour l'Église et les conduites dictées par le curé Babin. Or, le pouvoir de la gent féminine avait toujours dominé la rigueur ecclésiastique.

— J'ai son adresse. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Ma mère serait pas très fière de moi. Angéline non plus.

— Les rondeurs, Adrien, les rondeurs !

Le jeune homme accepta mais, lorsque vint le temps de payer sa dernière bière et d'enfiler son manteau, une envie de se décommander lui ralentit le pas. C'était plus fort que lui : il ne voulait pas salir son âme qui était pure, enfin presque exempte de tout péché. Il n'avait jamais volé, menti, tué, ni commis l'adultère, de toute évidence. Seuls quelques jurons vite réprimandés figuraient à sa liste de méfaits.

— Tu veux pas faire marche arrière, toujours ?

— Je le sais pas, soupira Adrien. Je me sens pas correct.

— Attends de voir comment ça va se présenter.

— Y'a des choses qui doivent se faire après le mariage.

— Ou avant ! protesta-t-il. Surtout si la Métisse affectionne les enfants sages.

Adrien ne se laissa pas pincer la joue bien longtemps. De sérieuses réflexions lui embrumaient l'esprit, tout comme les vapeurs d'alcool. S'il rebroussait chemin, il devrait se contenter d'être le garçon qui a résisté à la tentation. Amen. Mais s'il relevait le défi que lui proposait son copain, il pourrait enfin connaître l'extase... cette même extase qui lui avait donné vie, quelque dix-sept ans auparavant. Et voilà que son pantalon redoublait de volume.

— Trop tard, mon vieux, lança le rouquin. Ton temps de communion avec le Bon Dieu est écoulé. Tu viens avec moi !

Ce dernier se rua vers la sortie en entraînant Adrien dans sa course. Une fois dans la rue, il lui indiqua la marche à suivre tout en hurlant comme un loup qui pleure l'absence de sa louve. Un fou rire incontrôlable s'empara des deux jeunes hommes. À bout de souffle, après avoir couru la distance qui séparait le repère de la Métisse de la brasserie du coin, ils s'allongèrent sur un tapis de trèfles blancs des champs. Adrien imita son copain en calculant la monnaie qu'il avait en poche. Au total, ils avaient tout près de deux dollars.

— Vas-y le premier. T'es plus tentant.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? dit Adrien, stupéfait.

— M'as dire comme on dit : toi t'es le grand seigneur pis moi, ton nigaud de valet.

Les amis étaient effectivement aux antipodes. Leurs traits semblaient en discorde. Alors que le nez du rouquin suivait une courbe juvénile, celui d'Adrien était classique, directement extrait d'un portrait de la Rome antique. Leurs yeux, pers chez l'un et bruns sans équivoque chez l'autre, ne véhiculaient pas la même intensité. La bouche d'Adrien avait pour fonctions primaires de converser et d'émouvoir, tandis que celle de son copain préférait agacer. L'énergie qu'ils dégageaient divergeait également. L'une était vibrante, tandis que l'autre était d'abord et avant tout mal canalisée. Et puis le rouquin semblait avoir conservé son corps de gamin. Adrien, quant à lui, avait grandi et s'était élargi au point d'avoir l'air d'un homme. D'ailleurs, les filles du village ne le voyaient

plus du même œil en raison de sa masculinité toute neuve et soudaine. Il en allait de même pour les hommes. Ceux-ci le considéraient autrement, car il était capable de force physique. Ce serait, un jour, très payant d'avoir une musculature aussi développée. Plus le rendement manuel était bon, plus la paie était grosse.

— Je vas patienter icitte pendant que tu vas briser la glace. Au pire, je passerai demain, moi.

— Comment je me présente ? paniqua soudainement Adrien.

— Dis-lui que la fraîche s'est installée pis que tu veux te réchauffer. Envoye !

Adrien leva les yeux vers le firmament. À travers la brume nocturne, un croissant de lune tentait de pointer le bout de son nez afin de lui éclairer le chemin. C'est vrai que la fraîcheur s'était installée puisque le jeune homme ressentait le besoin de redresser son col de laine. Il effectua quelques timides pas vers l'habitation à deux logements, pour ensuite tourner les talons. Son copain lui désigna le deuxième étage d'un geste insistant. Il reprit sa route en comptant les pas qui le mèneraient directement au péché.

— Je vas les payer cher, mes parts au ciel, marmonna-t-il pour lui-même en empoignant la rampe en fer forgé.

Une marche. Deux marches. Trois marches... Au bout de douze marches, Adrien prit une profonde inspiration. Avant même de frapper à la porte, il dut se rendre à l'évidence que son haleine trahissait les six verres de bière qu'il avait consommés. Il explora la poche intérieure de sa veste et en extirpa un petit carré de sucre roux qu'il laissa fondre paresseusement sur sa langue. L'heure de vérité avait sonné ; les trois coups étaient alors frappés. Il n'était plus possible pour lui de revenir sur sa décision. La poignée tourna. Une penture grinça. Le cœur d'Adrien tambourina contre sa poitrine.

— À qui ai-je l'honneur ? demanda la Métisse en entrouvrant la porte.

L'érection du jeune homme se dégonfla instantanément tant la peur le taraudait.

— La... la fraîche s'est installée. Est-ce que je peux entrer pour me... me réchauffer un brin ?

Adrien crut percevoir un rire. Puis, la porte s'ouvrit avec une lenteur quasi solennelle, comme s'il s'agissait de la caverne d'Ali Baba. À l'intérieur, l'éclairage tamisé faisait danser des ombres sur les murs chamois. Dans le salon, deux chaises rembourrées faisaient face à un divan de velours bordeaux. Il y avait une lampe au large abat-jour, mais elle était éteinte. La faible lumière provenait plutôt de cinq chandeliers astucieusement disposés. Quoique les meubles fussent rares, ils paraissaient assez coûteux. La Métisse déambulait dans cette pièce sombre en balançant lascivement les hanches. Celle-ci ne s'adressa à Adrien que lorsqu'elle ouvrit un cabinet pour remplir deux verres.

— Le fort... c'est ce qui sépare les hommes des enfants. On verra bien dans quel camp tu vas te ranger.

De cet angle, il ne pouvait distinguer que le contour de sa silhouette. Un buste prometteur. Une taille bien définie. Des jambes fines juchées sur des talons hauts à la dernière mode. Adrien n'en avait jamais vu de pareils sur toute la Côte. La femme pivota gracieusement pour lui tendre son verre. Il en fut estomaqué. Elle dégageait une sensualité rare.

— Si le gin parvient pas à te réchauffer, je vas trouver d'autres idées.

Il en perdit les mots. La Métisse se débarrassa de l'écharpe de dentelle noire qui lui cachait le haut du dos et les épaules. Une nouvelle excitation le gagna lorsqu'il remarqua sa tenue : un sous-vêtement de satin sombre au décolleté très raffiné. Voulant à tout prix éviter de fixer sa poitrine, il transporta son regard vers la minuscule bretelle qui pendait sur son bras velouté. Elle lui demanda s'il avait besoin d'aide pour retirer sa veste. Il s'empessa de le faire tout seul, d'une manière un peu bête. C'est alors qu'il pensa à son camarade qui devait se morfondre sur son tapis de trèfles. Quelle tournure les événements avaient-ils pris ! Et dire qu'il était parti pour jouer au snooker toute une soirée. Le jeu serait simplement différent. Avec quelques stratégies en moins et beaucoup plus d'instinct.

LES TORRENTS

L'amour sans foi ni loi.

Automne 1940. Côte-de-Beaupré. Personne ne s'y attendait. Ni les jeunes draveurs-bûcherons au camp, ni les demoiselles au village, ni les membres du clergé. Après tout, ce qui ébranle ou ce qui suscite la peur ne fait jamais l'objet d'un faire-part. Comment réagir lorsque cette menace est séduisante ? D'un côté, il y a le ténébreux Beau James, draveur ontarien à l'imposante stature et... protestant. De l'autre, il y a la Métisse, cette femme de joie envoûtante, sortie d'on ne sait où. À Saint-Ferréol, tout est bousculé par l'arrivée de ces deux incarnations de la passion et de la liberté. Romain, Angéline, Adrien et Émile, jeunes adultes du clan Renaud, en ressentiront profondément le ressac...

Les Torrents, un roman du terroir différent, dépeint une jeunesse qui, par ses mœurs, ses désirs et ses ambitions, est à l'avant-garde de son époque.



Photo: Alexandre Deslauriers

Julie Rivard écrit depuis la petite école. Née à Pointe-Claire, elle habite maintenant la ville de Québec où elle a étudié, d'abord en droit, puis en enseignement de l'anglais. Aujourd'hui, elle est enseignante et rédactrice. Son premier roman a été publié en 2009 aux Éditions de la Francophonie.

ISBN : 978-2-924381-63-2

